

La Supplique à l'Église des Journées Paysannes

« Journées Paysannes » est une association d'agriculteurs français sensible au drame paysan en France et dans le monde entier.

À la veille du jubilé de l'an 2000, l'association des « Journées Paysannes » a adressé à l'Église une supplique, fruit de plusieurs années d'expérience et de réflexion sur la question paysanne.

« Nous sommes considérés dans la société française comme des agriculteurs et nous le sommes vraiment. Toutefois, nous préférons parler de **la question 'paysanne'** plutôt que de la question agricole, parce que le drame que nous voulons essayer de présenter est un drame humain qui trouve ses racines dans une tentative titanesque : celle de vouloir dénouer le lien originel de l'homme à la terre, voulu par le Créateur » (n° 1)¹.

« Or, le paysan est l'homme de la terre. C'est l'homme d'un pays qui, dans l'alliance avec la Création, façonne le paysage, en tire sa nourriture et celle de tous ses frères et construit, à chaque génération, l'équilibre écologique garant d'harmonie et de beauté pour toute la société. La vocation paysanne est de contribuer à la fécondité de la terre, d'accompagner la croissance, de participer à la culture de la vie. L'organisation du monde impose de plus en plus aux agriculteurs de devenir seulement des producteurs, mercenaires d'une guerre économique appauvrissante, menée contre nos frères paysans et contre la survie même du patrimoine vital qui nous est confié » (n° 2).

La supplique évoque dans une première partie **l'évolution récente des réalités agricoles**. « (...) Le problème de la faim dans le monde ne semble lié ni à la démographie, ni à la production agricole actuelle, ni à la production agricole potentielle. Il faut alors aborder les deux grands problèmes de l'énergie et des marchés » (n° 6). D'un côté, le passage aux énergies non-renouvelables (carburants et engrais), de l'autre, le passage de la polyculture à la production spécialisée, et à la mondialisation des marchés. La mécanisation et l'augmentation de la productivité (n° 9), en même temps qu'elle entraîne la baisse des prix (n° 10), conduit à la chute des emplois agricoles et à une véritable désertification².

Les entrepreneurs individuels disparaissent au profit de coopératives soumises aux logiques de la guerre des prix (n° 12), et « le paysan finit par devenir un prolétaire de la terre ou un mercenaire qu'on force à appliquer des formules (...) », à adopter de nouvelles machines, de nouveaux produits chimiques de défense des cultures, de nouvelles variétés y compris OGM (n° 18.3), et accusé alors de polluer les sols.

1. Toutes les citations sont tirées de « Supplique à l'Église, *Question paysanne et doctrine sociale à la veille du jubilé de l'an 2000* », Journées Paysannes, (La Bénétie, Butte de Frémur, Angers), 1999, 2^{ème} édition, avec l'autorisation de Jean-Louis LAUREAU. Les caractères gras sont de la rédaction.

2. « La population agricole ne représente plus que 2 à 10 % en Europe et dans les pays riches ; mais elle est encore de 60 % en Asie, 50 % en Afrique, 35 % en Amérique latine » (n° 16). « En France et en Europe, 10 à 20 % de la population vit dans les zones rurales, représentant 80 à 90 % du territoire » (n° 18.1).

À partir de la triple bénédiction de la Genèse (Gn 1,27-31 et Gn 2,15), la deuxième partie présente alors en contraste une conception de **l'harmonie entre la terre et l'homme**. « La terre est vivante et toute la vie sort de la terre. (...) il y a un lien de vie entre la terre, les plantes, les animaux, et l'homme qui achève et couronne la création. L'aliment venu de la terre, mangé par l'homme, devient la chair de l'homme. Le corps de l'homme, à sa mort, revient à la terre; il est enterré dans la terre qui l'a nourri. (...) on ne peut donc pas être indifférent aux conséquences que subit le développement spirituel de l'homme d'un travail paysan radicalement modifié: passant d'un rapport et d'une coopération avec la terre vivante à une simple application de techniques sur un support mort » (n° 21).

« Lorsque la terre, de source de vie et de fécondité, est rabaissée au niveau d'un support physico-chimique pour la production de molécules agro-alimentaires », ou d'un outil et moyen de production de la matière alimentaire, « elle ne peut plus être source de sagesse. La société toute entière est donc atteinte par cette perte, même si ce sont les paysans qui les premiers en souffrent, car leur activité perd son sens » (n° 22).

Et le document de renvoyer à la vision de l'agriculture amérindienne³ « qui entretient avec la terre une relation affective », celle d'un usufruitier à la fois modeste et responsable devant les générations à venir (n° 29), ainsi qu'à l'initiative d'un mouvement au Mexique qui réussit à faire vivre 150 personnes sur un hectare, enfin à l'exemple de Masanobu Fukuoka, ce microbiologiste japonais qui a fait le choix de « l'agriculture sauvage » et qui écrit que « les hommes travaillent mieux quand ils travaillent pour le bien de l'homme, non pour la plus haute production ou l'augmentation de l'efficacité, qui ont été les buts presque exclusifs de l'agriculture industrielle; le but ultime de l'agriculture n'est pas la culture des récoltes, mais la culture et la perfection des êtres humains » (n° 30).

Malheureusement « ces courants d'agriculture paysanne, qui visent l'autoconsommation, les circuits courts et les marchés locaux, avec des produits sains, savoureux, où la qualité est substantielle et non artificielle, qui désirent devenir des sources de travail et d'accueil sont sans cesse menacés par toutes sortes de dangers, d'écueils et de tentations. Ce sont les normes imposées d'une manière de plus en plus contraignante; ce sont les menaces d'un marché tout puissant qui tente aujourd'hui d'établir son emprise sur les produits de l'agriculture biologique. Ce sont aussi les risques de dérives écologiques ou l'emprise de mouvements inspirés plus ou moins directement du New Age » (n° 31).

Pour retrouver une identité paysanne face à ces difficultés, « il nous faut déceler les 'mécanismes pervers', les 'structures de péché' dans lesquels on se trouve entraîné par les systèmes de production et d'échanges qui dominent et qui suppriment le sens de la solidarité. Mais les recherches entreprises nous conduisent souvent devant des abîmes de complexité et d'incompréhension. C'est pourquoi nous demandons **la lumière de l'Église**, en particulier

3. Cf. « Pour une meilleure répartition de la terre » du Conseil pontifical Justice et Paix, 13 janvier 1998 (cité au n° 29).

sur la place des produits agricoles dans la mondialisation des échanges, sur la sécurité et l'autonomie alimentaire de chaque nation et spécialement des pays les plus pauvres, sur le juste prix des denrées agricoles, et sur les liens de la vie paysanne avec l'écologie » (n° 25). « Nous attendons de la part de l'Église un enseignement et un engagement vigoureux et puissant (...) qui se prolonge dans une recherche persévérante de la vérité » (n° 38).

Ainsi se déploie le sens de la supplique adressée à l'Église dans la troisième partie, consacrée à la doctrine sociale de l'Église et la vie paysanne. « La mondialisation des échanges des denrées agricoles, avec son obsession de compétitivité, de sélection, de lutte pour le profit, au prix de l'élimination des plus faibles, ne doit-elle pas être repensée dans ses fondements ? N'est-il pas nécessaire de respecter chaque personne, chaque pays et de lui assurer d'abord son **autonomie alimentaire**, sa sécurité alimentaire ? N'est-il pas fondamental de permettre aux pays pauvres de développer ses cultures vivrières, d'assurer ainsi un travail digne à une grande partie de sa population (...) ? » (n° 35). « Est-il possible de poser la question de se poser la question du juste prix à payer aux paysans des pays développés comme des pays les moins avancés ? (...) Ne se trouve-t-on pas finalement, plus de cent ans après *Rerum novarum* dans la situation où il devient urgent de comparer justes salaires et **justes prix agricoles** ? » (n° 36).

Pour achever cette évocation de la supplique, il reste à en souligner la dimension écologique : si il devient de plus en plus clair que la protection de l'environnement et le respect de la Terre passera par un contrôle et une diminution des productions et des pollutions industrielles massives, comment ignorer le nécessaire changement de rapport à la terre cultivée ? « (...) pendant des siècles l'activité agricole est apparue garante de la préservation du milieu naturel. Loin de s'enivrer dans les bienfaits de la nature sauvage, l'homme – le paysan – au cours des siècles, génération après génération, contribua à **façonner des équilibres écologiques** stables et moins hostiles. Or, depuis quelques décennies, les bouleversements techniques de l'agriculture, entraînés par le marché concurrentiel parfait, ont de plus en plus tendance à dissocier les fonctions de production et de préservation environnementale remplies par les agriculteurs » (n° 37).

L'opposition actuelle entre l'agriculteur et le paysage est le signe d'une rupture de collaboration entre l'homme et la nature. Pour « retrouver de nouvelles formes d'une alliance entre l'homme et la terre, entre la production agricole et l'écologie, entre la santé et l'environnement », et « permettre aux agriculteurs du monde de redevenir les écologistes, gardiens du paysage et l'environnement de la société rurale et urbaine », ne faudrait-il pas « une population paysanne nombreuse, répartie sur la planète et pouvant vivre dans des conditions décentes ? » (n° 37).

La rédaction